

BRENDAN KELLY

PRÉFACE DE CLAUDE LEGAULT

LE CH
ET SON PEUPLE

UNE PROVINCE,
UNE ÉQUIPE,
UNE HISTOIRE COMMUNE

CHAPITRE 1

LE CANADIEN OU RIEN !

Une bonne façon d'évoquer l'impact des Canadiens de Montréal dans la population du Québec – et d'ailleurs – est de raconter l'histoire de deux enfants dont la vie a été façonnée par le club montréalais. L'un a grandi dans la municipalité de Landrienne, en Abitibi, dans les années 1950, et l'autre, dans la petite ville de Portland Cottage, sur la côte sud de la Jamaïque, dans les années 1960.

Le garçon de Landrienne s'appelait Serge Savard. Il est devenu l'un des joueurs emblématiques des grandes équipes des Canadiens des années 1960 et 1970, ayant remporté huit fois la coupe Stanley au cours de sa carrière

avec le CH, de 1966 à 1981. À sa deuxième saison complète, en 1968-69, il est devenu le premier défenseur à remporter le trophée Conn-Smythe à titre de meilleur joueur des séries. Avec Larry Robinson et Guy Lapointe, il était l'un des membres du « Big Three », le plus grand trio défensif de sa génération.

Après avoir pris sa retraite en tant que joueur, il est devenu directeur général du Canadien en 1983 et il était le grand patron lorsque l'équipe a remporté ses deux dernières coupes Stanley, en 1986 et en 1993. Il a également été le dernier directeur général à avoir comme priorité de recruter le plus grand nombre possible de joueurs québécois.

Au début des années 1950, en Abitibi, vous n'aviez pas le choix : vous deviez être un supporteur des Canadiens de Montréal. « Il n'y avait pas vraiment d'autre activité que le hockey dans la région, raconte Serge Savard. On jouait au hockey 95 % du temps. Le Canadien, c'était à peu près tout ce qu'il y avait d'excitant, alors on devenait naturellement des fans du club. Quand on se retrouvait sur la patinoire, neuf gars sur dix portaient le chandail du Canadien ; l'autre, c'était Détroit ou Toronto. On était un peu endoctrinés. »

Et les enfants étaient tous obsédés par le même joueur du Canadien : le numéro 9, Maurice « Rocket » Richard. Le plus grand joueur de l'époque. Le premier à marquer 50 buts en 50 matchs. Lorsqu'il a pris sa retraite en 1960, il avait 544 buts à son actif, plus que tout autre joueur de la LNH à l'époque.

Le jeune Serge Savard était aussi un grand admirateur de Jean Béliveau et, lorsqu'il a commencé à jouer en défense, du légendaire défenseur Doug Harvey.

« À l'époque, raconte Savard, il y avait un journal de fin de semaine, *Le Petit Journal*, devenu par la suite *La Patrie*. On y publiait toujours une grande photo en couleurs d'un joueur de hockey de la Ligue nationale ou de la Ligue provinciale. Tu pouvais par exemple avoir une photo de Jean Béliveau, des As de Québec. On avait chacun un *scrapbook* dans lequel on conservait toutes ces photos. »

* * *

Au début des années 1970, un garçon originaire de la Jamaïque rurale est arrivé à Sudbury avec sa famille, dans le nord de l'Ontario. Le jeune Karl Subban n'était pas très enthousiaste à l'idée d'atterrir dans un monde qu'il ne connaissait pas. Il s'est vite rendu compte que la seule façon de s'intégrer aux jeunes de la région, dont la plupart étaient francophones, était de jouer au hockey et surtout de devenir un admirateur du Canadien.

Subban – dont le fils P.K. deviendra un favori des foules en jouant avec les Canadiens quelques décennies plus tard – s'est retrouvé à Sudbury parce que son oncle y travaillait comme électricien. Le père de Subban était mécanicien diesel et il a rapidement trouvé un emploi, tout comme sa mère, qui était couturière.

« Le hockey a changé la donne, lance Karl Subban. Je me souviens de mon premier jour au Canada : je me suis approché de la grande fenêtre qui donnait sur la rue Peter, et mes yeux n'ont pas aimé ce qu'ils ont vu. Je me suis tourné vers mes parents et j'ai dit : "Je ne sortirai pas ! Cet endroit ne ressemble pas à la Jamaïque !" Quelques jours plus tard, j'ai regardé de nouveau dehors, il y avait des enfants partout, mais aucun d'eux ne me ressemblait. Je me suis tourné vers mes parents et leur ai répété : "Je ne sortirai pas !" Ils n'ont pas su quoi me répondre. Plus tard, j'ai entendu des enfants discuter dehors. J'ai demandé à mes parents ce que ces enfants venaient de dire. Ils m'ont répondu qu'ils ne le savaient pas parce que les enfants parlaient français. J'ai dit : "C'est sûr, maintenant, je ne sortirai plus jamais de cette maison !" »

Puis le mois de septembre est arrivé et il était temps d'aller à l'école. Karl avait encore du mal à s'adapter à sa nouvelle vie, mais un jour tout a changé sur le chemin du retour de l'école : « Il neigeait, et des enfants jouaient au hockey dans la rue. Je me suis dit que j'allais passer à côté d'eux incognito. Je voulais être comme un flocon de neige qui tombe du ciel et que personne ne remarque. Quoi qu'il en soit, le jeu s'est arrêté. Alors, j'ai entendu une voix dire : "Veux-tu jouer avec nous ?" C'est tout ce dont j'avais besoin ! J'ai couru à la maison, j'ai emprunté le bâton de hockey du propriétaire et je suis entré dans le jeu. Le hockey m'a donc aidé à m'intégrer. C'est à partir de ce moment que je suis tombé amoureux de ce sport, à cause des enfants de la rue Peter qui ne me ressemblaient pas.

On ne parlait pas la même langue, mais le hockey nous rassemblait. Ils étaient tous des fans des Habs, alors, devinez quoi : je suis devenu un fan des Habs moi aussi ! »

Subban regardait souvent les Canadiens le samedi soir, en français, à la télé de Radio-Canada, parce que le match n'était pas diffusé en anglais. Et lorsqu'il a fondé sa propre famille, il a transmis son amour des Canadiens à ses enfants, d'abord à l'aîné, un certain Pernel Karl...

« P.K. a grandi en aimant les Canadiens autant que moi, raconte Subban père. Comme tous les parents de hockeyeurs, je rêvais que mon fils soit repêché et signe un contrat dans la LNH. P.K. a atteint son objectif, et en plus avec mon équipe préférée, les Canadiens de Montréal. C'est ainsi que j'ai réalisé l'un de mes rêves. Je n'aurais pas cru cela possible, en toute honnêteté. Je suppose que les dieux du hockey veillaient sur moi. »

* * *

Bob Gainey a été l'une des figures dominantes de l'histoire moderne du CH, d'abord en tant que joueur, puis comme directeur général. L'entraîneur national soviétique Viktor Tikhonov a dit de Gainey qu'il était le meilleur joueur de hockey au monde. Une chose est sûre : il a certainement été le meilleur attaquant défensif de son époque, remportant quatre trophées Frank-Selke consécutifs, de 1978 à 1981, en même temps qu'il aidait les Canadiens à remporter quatre coupes Stanley, de 1976 à 1979 et une autre en 1986. Il a gagné une autre coupe

en tant que directeur général des Stars de Dallas en 1999, avant de devenir le directeur général des Canadiens de 2003 à 2010... avec des résultats mitigés.

Gainey a grandi comme partisan des Maple Leafs, à Peterborough, en Ontario, mais il n'hésite pas à dire qu'il a changé d'allégeance après avoir été repêché au huitième rang par les Canadiens en 1973. « Pour moi, dit-il, le CH est un symbole d'excellence et de longévité qui représente le hockey aux quatre coins de la planète. Quiconque connaît le hockey, n'importe où dans le monde, sait ce qu'est le Club de hockey Canadien. Une organisation plus que centenaire connaît des bons moments et des périodes difficiles aussi, mais au fil des années, le Canadien représente bien les communautés québécoise et canadienne. »

Gainey souligne que la puissance du symbole du CH se fait sentir au-delà des frontières du Québec: « Partout, quelqu'un me dit qu'il est le meilleur partisan du Canadien ou qu'il connaît une personne qui l'est. En Floride, dans l'ouest du Canada, à Edmonton, Calgary, Vancouver ou Winnipeg, des foules de partisans attendent l'arrivée de l'équipe à l'hôtel. À Détroit, nous quittons la ville par l'aéroport de Windsor, et après les matchs il y avait 200, 300 personnes qui nous attendaient à l'aéroport. »

Sébastien Fréchette, alias Biz, auteur et membre du trio hip-hop Loco Locass, est devenu un partisan des Canadiens sur le tard. Ayant grandi à Québec en tant que fan inconditionnel des Nordiques, il pleure encore la perte

de son équipe qui, en 1995, a déménagé à Denver. À contrecœur, il s'est mis à encourager les Canadiens.

« J'ai déménagé à Montréal au tournant des années 2000, raconte Biz. Chafiik, membre de Loco Locass, est un Montréalais pur jus, et il se rangeait bien sûr derrière les Canadiens. Il nous parlait de sa passion pour son club. En 2004, le Canadien était en séries contre les Bruins, et je regardais les matchs chez Chafiik avec tous ses amis. J'étais au cœur de la fièvre des éliminatoires et je me suis dit: c'est trippant, le hockey! J'avais le goût d'avoir une équipe. Comme les Nordiques étaient partis, je me suis dit de la marde, je prends pour les Canadiens! C'est comme si je m'étais converti à une nouvelle religion. Le départ des Nordiques, c'est comme si ma blonde était disparue en haute mer au cours d'un voyage en voilier. Elle est tombée par-dessus bord et on n'a plus de nouvelles d'elle. J'entame mon deuil, mais je n'ai jamais vu le corps dans un cercueil, alors j'espère encore qu'elle reviendra un jour. En attendant, j'ai une nouvelle blonde, mais si jamais la première resurgissait des flots, si jamais les Nordiques revenaient à Québec, ben là, je retournerais à mes premières amours... Ça fait quand même 20 ans que je suis du côté des Canadiens. C'est mon équipe maintenant, c'est ma ville, mais je n'ai jamais connu le plaisir de célébrer une coupe Stanley... »

Biz représente sans aucun doute de nombreux supporters des Nordiques qui sont devenus à contrecœur des partisans des Canadiens, mais qui se remettraient tout de suite à encourager l'équipe fleurdéliée si Gary

Bettman permettait un jour aux Nordiques de revenir dans la LNH.

Compte tenu de son orientation politique, Biz est tout à fait d'accord avec l'idée selon laquelle le Canadien de Montréal n'est pas qu'une simple équipe sportive. Nationaliste convaincu, il est l'un de ceux qui considèrent le Bleu-Blanc-Rouge comme leur équipe nationale. Il connaît son histoire et sait que « CH » signifie « Club de hockey », mais il aime à croire que le « H » signifie « Habitants ». « Au Québec, dit-il, un habitant, c'est un cultivateur, un paysan, habitant de la terre... Je pense donc à mes grands-parents, à mes grands-pères qui n'étaient pas des cultivateurs, mais c'étaient des vieux Canadiens français. Et cette équipe c'est... Ben, comme le chante Chafiik dans *Le But: C'est plus qu'un sport/C'est une métaphore de notre sort...* Les Yankees de New York, les Red Sox de Boston peut-être, l'Olympique de Marseille, le Barça à Barcelone... ces grands clubs dépassent le sport, ils ont des fonctions culturelles, identitaires, nationales. Des fonctions d'intégration aussi. Les immigrants qui arrivent à Montréal le comprennent rapidement: si tu appuies le Canadien, t'es dans ma gang, même si tu ne parles pas encore bien le français. Tu manges une poutine, tu prends pour le Canadien, et les deux tiers de ton intégration sont réussis! J'ai des amis français et africains qui se sont immergés dans la société québécoise à une vitesse incroyable. Ils sont allés au Centre Bell avec leur chandail du CH, ils ont crié Go! Habs! Go!, ils étaient dans le coup, tout de suite!

Le Canadien est un vecteur majeur de consolidation identitaire.»

Aux yeux de Biz, cette fonction identitaire permet au CH de transcender le sport: « Ce ne sont pas juste des gars qui patinent pour s'emparer d'un morceau de caoutchouc... C'est l'équipe professionnelle la plus titrée ! Et je trouve dommage qu'elle ne soit plus à la hauteur de son passé. J'aimerais que les joueurs puissent comprendre et ressentir à quel point c'est différent de jouer pour le Canadien. Peut-être que tu payes plus d'impôts, OK, mais ne viens pas me dire que c'est comme jouer à Columbus ou à Nashville ! »

Biz va droit au cœur de l'affaire. Pour des gens comme lui, qui sont des centaines de milliers au Québec et ailleurs, porter le chandail bleu-blanc-rouge représente quelque chose de différent. De grand.

C'est exactement le message que P.K. Subban a adressé aux spectateurs lorsqu'il est revenu au Centre Bell pour une soirée spéciale, en janvier 2023. Debout au centre de la patinoire, il regardait le banc des joueurs du Canadien lorsqu'il a prononcé ces mots: « Tout ce que je voulais faire, chaque fois que j'avais ce chandail sur le dos, c'était jouer avec passion. C'est un message pour les joueurs actuels et pour ceux qui porteront ce chandail à l'avenir: les gens vous aimeront quoi qu'il arrive si chaque soir vous donnez tout sur la glace. »

* * *

Michel Bergeron est devenu l'ennemi numéro un des partisans du Canadien lorsqu'il a été nommé entraîneur des Nordiques, à l'apogée de la rivalité entre les deux clubs de la province. Quand il entrait au Forum pour un match des séries éliminatoires, il avait l'impression que toute la foule était contre lui. Et c'était le cas !

Enfant, lorsqu'il vivait dans le quartier Saint-Michel, à Montréal, « Bergie » aimait les Habs plus que tout au monde. Comme tous les autres enfants du quartier, il voulait porter le chandail au numéro 9 des Canadiens quand il jouait à la patinoire locale, et cet amour était en grande partie alimenté par le fait que ses héros étaient des Québécois francophones.

« Nos idoles étaient des Québécois, dit Bergeron. D'un bout à l'autre de la province, tout le monde jouait au hockey parce qu'on s'identifiait aux grands du Canadien. On parle bien sûr du Rocket, mais il y avait eu Butch Bouchard avant, et, après, les Jean-Guy Talbot, Henri Richard... Les *Flying Frenchmen* dominaient le hockey... On aime toujours s'identifier aux gagnants. Pareil quand j'aimais le baseball, j'encourageais les Yankees ou les Dodgers. On ne veut pas s'identifier à des perdants. C'est pour cette raison que Maurice Richard est devenu l'idole d'un peuple. »

Un souvenir joyeux revient à la mémoire du Tigre : « Un soir, mon père m'avait emmené au Forum. Après le match, je voulais absolument les autographes du Rocket, de Jean Béliveau, de Boom-Boom Geoffrion... On attend, on attend..., mais personne ne sort, sauf Boom-Boom.

L'affaire, c'est qu'on a manqué le tramway ! Il a donc fallu marcher du Forum jusqu'à Ville Saint-Michel ! Je peux vous dire que mon père était en beau fusil. Il m'avait dit de bien me souvenir de ce soir-là parce qu'il ne m'emmènerait plus jamais au Forum ! » raconte Bergeron dans un grand éclat de rire. À cette époque, le jeune Michel s'endormait en rêvant à ses idoles. Son rêve était évidemment de jouer dans la LNH un jour. « J'étais un assez bon joueur de hockey, mais pas du calibre de la Ligue nationale. »

Selon Michel Bergeron, il y a toujours eu quelque chose de plus grand que le hockey avec le Canadien. « Même les enfants comprenaient que c'était un élément essentiel de leur culture. Maurice Richard, c'était le défenseur des Québécois. En plus, il était tellement proche du peuple. Il vivait dans le quartier Ahuntsic. Moi, je jouais au baseball dans ce temps-là, et Maurice Richard était président de l'Association des jeunes d'Ahuntsic. Il assistait donc aux matchs. Moi, j'étais dans l'équipe de Rosemont. On voyait le Rocket dans les estrades ! Il était quand même accessible pour une si grande vedette. Je ne dirais pas qu'il était facile d'approche, mais il choisissait bien ses moments pour faire ses apparitions publiques. Ça m'a toujours impressionné. Il ne s'est jamais caché derrière son statut de vedette. Après lui, Jean Béliveau a fait la même chose, et Guy Lafleur a suivi leurs traces. Ces hommes-là ont marqué le hockey, certes, mais ils ont surtout marqué le peuple. Je suis privilégié de les avoir connus. C'est quand même extraordinaire d'avoir dans

une même ville trois personnes qui ont marqué le hockey différemment, chacun à sa façon, et qui ont été des exemples pour la jeunesse et pour le monde en général », s'émeut Bergeron.

Pendant très longtemps, les Québécois ont eu l'impression que les Canadiens de Montréal représentaient le Québec, que c'était en quelque sorte le Québec contre le monde. Et la raison pour laquelle cette identification était si importante pour les Québécois francophones, comme le mentionne Michel Bergeron, c'est que les joueurs des Canadiens étaient des gagnants.

Emmanuel Lapierre, auteur du livre *Le Duel culturel des nations* (Éditions du Boréal, 2023), décrit l'histoire des Canadiens en termes encore plus explicitement politiques. Pour Lapierre, la bataille sur la glace reflétait la bataille dans les rues de la province. Il raconte dans son livre comment Maurice Richard est devenu « un mythe fondateur du Québec moderne. Jeune, il était simple ouvrier, exploité et méprisé par ses patrons anglophones, comme les autres Canadiens français. Lorsqu'il devient une grande vedette du hockey, la dynamique ne change pas vraiment. On l'exploite sans vergogne ».

Lorsque j'ai rencontré Emmanuel Lapierre pour discuter des Canadiens et du nationalisme, il m'a parlé du jour où, dans un restaurant chinois de l'est de Montréal, il avait croisé par hasard Gilles Tremblay, un ancien joueur des Canadiens qui avait remporté quatre fois la coupe Stanley dans les années 1960 et qui était ensuite devenu un commentateur de hockey à Radio-Canada.

Lapierre voulait parler à Tremblay d'une étude qu'il avait faite, laquelle démontrait que les Canadiens de Montréal avaient de bien meilleures chances de remporter la coupe Stanley lorsque plus de la moitié des joueurs étaient francophones.

« Gilles Tremblay, c'est la voix de mon enfance, confie Lapierre. J'ai beaucoup aimé ses analyses du jeu, et ses opinions m'importaient. Il m'a raconté que les joueurs francophones performaient mieux parce qu'ils sentaient que la discrimination qu'ils subissaient de la part des anglophones sur la glace était la même que celle que les gens vivaient dans la société. Ça leur donnait un surplus de courage. À un moment donné, il m'a regardé droit dans les yeux, il avait le même regard que Maurice Richard, des yeux de feu... Il m'a dit qu'à cause de ce sentiment-là, il fallait deux joueurs anglophones pour arrêter un francophone sur la glace, tellement les francophones avaient la rage au cœur. À ce moment-là, les données de mon étude ont pris tout leur sens : j'ai compris pourquoi le Canadien avait gagné tant de coupes Stanley avec ses joueurs francophones. Leur passion leur venait du fait qu'ils se sentaient investis de la mission de représenter leur nation, mais aussi parce qu'ils se vidaient le cœur de toute cette discrimination qu'ils subissaient, que leurs parents, leurs sœurs, leurs frères, leur enfants, leurs voisins subissaient. Bref, que le Québec entier subissait dans ces années-là. »

Lapierre est loin d'être le seul à formuler une interprétation politique de ce lien profond entre les Canadiens et le peuple québécois. Le film biographique *Maurice*

Richard (2005), réalisé par Charles Binamé et écrit par Ken Scott, exprime aussi cette vision nationaliste. Le film montre que les hockeyeurs francophones faisaient l'objet de discrimination sur la glace comme leurs compatriotes dans les rues, ainsi que Gilles Tremblay l'avait expliqué à Lapierre. Dans une scène très puissante du film, Dick Irvin, le légendaire entraîneur des Canadiens interprété avec brio par Stephen McHattie, se moque de Richard en lui adressant des propos antifrancophones. Irvin veut simplement faire bouillir le sang du Rocket, et c'est exactement ce qui se produira sur la glace par la suite.

Avant le lancement du film, en novembre 2005, j'ai fait une entrevue pour *The Gazette* avec Roy Dupuis, qui joue le rôle de Maurice Richard. Dupuis m'a dit qu'il n'y avait aucun débat sur la nature politique de l'influence de Richard au Québec. Il m'a expliqué que les Franco-Québécois étaient des citoyens de seconde classe à l'époque, dominés par leurs patrons anglophones. Le symbole de cette lutte contre l'injustice était nul autre que Maurice Richard...

Bien sûr, ce n'était pas seulement une question politique, mais aussi sociologique. Jusqu'aux années 1990, les gens d'ici se sentaient proches des joueurs du Canadien pour la simple et bonne raison que ces derniers faisaient partie de la communauté. Michel Bergeron l'a raconté, on voyait le Rocket dans les gradins lors de matchs de baseball. On allait aussi voir les Canadiens l'été, dans les années 1970, quand ils jouaient à la balle molle dans de nombreuses villes du Québec. Les joueurs étaient heureux

de boire une Molson bien fraîche avec les gens, dans le parc, après le match. De plus, à l'époque, les hockeyeurs faisaient plus longtemps partie de la même équipe et ils jouaient souvent dans leur ville natale, donc ils étaient tout naturellement plus proches de la communauté.

C'est avec ces Canadiens que le cinéaste Denys Arcand a grandi. Il avoue qu'il s'est désintéressé de l'équipe et du hockey de la LNH ces dernières années parce que ce lien étroit n'existe plus. « Le club avait vraiment une identité forte, dit-il. C'étaient des Québécois contre le reste de l'Amérique du Nord ! Et les anglophones du club étaient comme des Québécois : Gainey habitait Notre-Dame-de-Grâce et il parlait un peu le français. Il y avait une adhésion entre le public et son club, mais cette adhésion a complètement disparu. Maintenant, au lendemain de la dernière partie de l'année, les gars sont déjà dans l'avion pour s'en retourner chez eux, un peu partout dans le monde, et ils se fichent de Montréal. Ils vont revenir pour la première journée du camp d'entraînement, et c'est tout. Remarquez, c'est un peu comme ça dans tous les sports maintenant, à cause de l'extrême cupidité des propriétaires ! L'argent mène tout. Moi qui suis un peu ancien, je regrette le temps où il y avait quelque chose d'autre que l'argent qui nous motivait à être des spectateurs. »

Revenons donc à l'époque où il n'était pas question que d'argent...

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Avant-propos	13
CHAPITRE 1	
Le Canadien ou rien !	23
CHAPITRE 2	
<i>Les Flying Frenchmen</i>	39
CHAPITRE 3	
La politique dans le vestiaire	49
CHAPITRE 4	
Sur les traces du Rocket	57
CHAPITRE 5	
Le Canadien et Denys Arcand	67
CHAPITRE 6	
1980, l'année où tout a changé	73

CHAPITRE 7	
Le CH de Viggo Mortensen.....	87
CHAPITRE 8	
Les années 1980, la Bataille du Québec	95
CHAPITRE 9	
L'équipe nationale du Québec	111
CHAPITRE 10	
Une autre décennie, une autre coupe	121
CHAPITRE 11	
1995, ou c'est la fin du monde tel que nous le connaissons	135
CHAPITRE 12	
Le CH et <i>Le But</i>	149
CHAPITRE 13	
La fin du siècle, le déclin de l'empire.....	157
CHAPITRE 14	
<i>Around the World</i> (Partout dans le monde).....	169
CHAPITRE 15	
Bonjour mon cowboy, ou les années Carey Price	179
CHAPITRE 16	
Bergevin lance les dés.....	187
CHAPITRE 17	
Qui se souvient des Glorieux?	201
Remerciements	213
Crédits photographiques	215